

LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Eugène DEVAUD

Variations sur l'art de patiner

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1934, tome 33, p. 59-62

© Abbaye de Saint-Maurice 2011

VARIATIONS

SUR

L'ART DE PATINER

Les savants sont moins graves que nous ne le supposons. L'un d'eux ne prétendait-il pas que « les jeunes gens apprenaient à nager en hiver, à patiner en été ». Ce n'est rien moins que William James en personne qui cite cette boutade, non point pour son pittoresque paradoxe, mais pour le noyau de substantielle vérité qu'elle renferme. Toute habitude exige, pour se constituer, des exercices assez prolongés pour que des modifications interviennent dans l'organisme, dans le système nerveux tout au moins. Nos images habituelles rencontrent dans les cellules cérébrales comme des dispositions favorables qui les accueillent avec plus de bienveillance et de facilité que celles qui nous sont étrangères. Or, le repos, loin de détruire ces modifications, loin d'atténuer ces dispositions, paraît les renforcer. Le repos n'est qu'apparent ; il n'est ni l'oubli, ni le *statu quo* ; la fonction intéressée se replie sur elle-même, si j'ose dire, pour consolider, stabiliser, affiner la qualité récemment acquise, se la rendre personnelle, la coordonner et l'harmoniser avec les habitudes anciennes. Les muscles et les nerfs s'approprient ainsi, pendant le repos relatif de l'été, les courants des nerfs et les mouvements des muscles que requiert l'art de patiner. La bise et les frimas venus, notre patineur s'aventure sur le miroir durci d'un étang et s'étonne d'une sûreté, d'une élégance qu'il ne se connaissait point.

Le savoir acquis au collège ou ailleurs n'est-il pas une habitude aussi ? Ne dénomme-t-on pas excellemment la

connaissance assimilée : science *habituelle* ? L'habitude intellectuelle obéit à cette loi de l'alternance qui préside à l'acquisition de l'habitude du patinage, de la natation et de toutes les accoutumances physiques. Tel écolier a pu résoudre, le lendemain, un problème qu'il était incapable de mener à bien la veille. Tel autre trouve en se levant le plan logique et original d'une rédaction qu'il avait cherché en vain avant de se coucher. Le sens d'un texte anglais ou latin, hier à demi saisi seulement, apparaît clair aujourd'hui. Un ouvrage, dont les idées paraissaient difficiles à pénétrer, il y a quinze jours, laisse l'impression d'être mieux accessible, après une interruption de deux semaines. Pendant le repos d'une nuit ou d'un congé, l'esprit a donc travaillé dans les profondeurs du subconscient ; des associations se sont formées ; l'intelligence s'est comme imprégnée de la substance des livres et des leçons ; des solutions se sont préparées. Le paradoxe du philosophe américain pourraient se traduire écolièrement : « C'est en dormant que les écoliers apprennent et c'est pendant les vacances qu'ils assimilent les tranches du programme... » Mais ne le leur disons pas : ils ne seraient que trop enclins à l'entendre à la lettre et à négliger la condition préalable, indispensable, qui est de s'efforcer de comprendre et d'apprendre la veille au soir pour mieux réciter le lendemain, d'étudier tout le long de l'année scolaire très régulièrement pour que les mois de liberté aient quelque substantielle connaissance à digérer, à transformer en savoir habituel. L'art de patiner ne s'affermi, de mars à décembre, que si le patineur s'est assidûment exercé de décembre à mars.

Cette loi de l'alternance dont les psychologues affirment l'incontestable réalité, ne comporterait-elle pas quelques conséquences pratiques ? Et d'abord que les études ne soient pas hâtives, bousculées, qu'il est bon de ménager au travail persévérant et consciencieux un repos convenable qui permette l'acquisition des qualités profondes qu'on en espère, qui sont, chez l'étudiant, l'exercice et le perfectionnement d'habitudes intellectuelles définitivement acquises, constituant la vraie culture de l'esprit. Le repos est convenable quand, d'une part, il est suffisant pour laisser au subconscient le temps d'opérer son travail bienfaisant d'assimilation, d'autre part, il n'est pas trop prolongé, sinon l'on risque la désuétude et l'oubli.

Les congés, les vacances, s'imposent donc, sans doute pour les foins et les blés à la campagne, et aussi, de l'avis des instituteurs et des professeurs, pour reposer les esprits, le leur et celui des écoliers laborieux, — les autres ne pouvant se reposer de fatigues qu'ils ne se sont point imposées. Ils seraient exigibles aussi pour favoriser l'absorption et la transformation en science « habituelle » (de *habere*, qui est possédé) du savoir étudié pendant l'année scolaire. (Hélas, nos programmes sont partout si chargés qu'on peut moins les étudier que les « parcourir » au sens étymologique de courir au travers...) Grâce à ces arrêts, les leçons peuvent s'ordonner, s'associer et se fondre en une synthèse mentale personnelle. Les jours de vacances ne sauraient être qualifiés de temps perdu. Pas plus que les jours d'été pour l'art de patiner.

— Mais, à leur retour, mes élèves ont tout oublié !

— Tout ? N'abusez pas des figures de style. Les compositions sont émaillées de plus de fautes ; vérifiez si les idées ne sont pas mieux mûries et, dans leur ensemble, les phrases plus naturelles ou plus vigoureuses. Ils ne savent plus retrouver les noms des rivières et des montagnes, mais ils montrent une intelligence mieux ouverte à l'explication des faits géographiques. Un tel se débrouille mieux dans les formules de chimie ; un autre trahit une meilleure pénétration du génie d'Horace ; celui-là nous revient avec un goût pour l'histoire qu'il faut modérer. Congés et repos, diversions aussi, assurent, s'ils sont raisonnables, cette emprise personnelle sur le savoir qui est sans conteste l'un des buts principaux, sinon le principal, de la formation de l'esprit. A condition que l'intéressé ne soit pas demeuré deux mois dans une paresse crasse, que, s'il n'a guère pratiqué ses livres de classe, il n'ait pas totalement abandonné les livres, qu'il n'ait pas fermé son intelligence aux leçons de la réalité, de la vie, hors de l'enceinte du collège.

L'être vivant nourrit sa force et l'augmente par le seul usage qu'il en fait. L'élan d'effort, qu'on a le droit de supposer intense ou tout au moins persévérant, imprimé à une faculté quelconque, se continue dans la profondeur de la subconscience, après même que l'acte extérieur ou conscient a cessé. Le principe vital n'est jamais inactif, ni ne se repose réellement. Il élabore sans cesse et s'approprie, consolide, enfouit toutes les acquisitions de l'activité humaine,

la science des patinoires et celle des écoles. Il souhaite même des jours de congé pour mieux coordonner et absorber les éléments de ces sciences que les classes prodiguent avec trop de hâte et de disparate. On pourrait dire que le maître, pendant l'année scolaire, prépare et verse dans les esprits une solution savamment dosée du savoir et que c'est pendant les repos des nuits et des vacances que s'opère la cristallisation. Et parce que la cristallisation s'effectue en chacun selon des plans personnels, le professeur s'étonne parfois d'originalités qu'il n'avait pas prévues... Qu'importe, si le collégien en est devenu « mieux homme », comme le répliquait précisément l'un de ces jeunes gens à certain professeur grincheux.

E. DEVAUD,
Professeur à l'Université de Fribourg.